Le Magot.

Par Pierre Villetard.

La mère Lotte montra son nez de bouffon, entre les sureaux. Le ciel était d'un bleu criard comme s'il eût reçu deux couches de peinture. Aucun souffle ne remuait les ombelles et les graminées. Les papillons blancs même semblaient épuisés et voltigeaient indolument dans l'air immobile. La mère Lotte s'assit sur le petit banc de bois posé contre la muraille de la maisonnette. C'était une vieille aux yeux vifs, au visage tanné, qui portait gaillardement ses quatre-vingts ans. Sa valiselle faite, le carrelage balayé, la mère Lotte était quasiment tranquille. Elle pouvait s'en aller à son gré les ébats des pontes dans le couloir ou le dôme bruisant des abeilles au-dessus de la haie.

De temps à autre, un voisin passait : c'était Jolietin, le cantonnier, qui possédait une brochette en machant sa pipe ou bien la Renaude, cassée et bossue dont le bonnet rouché, de loin, avait l'air d'un pigeon blessé qui tirait de l'aile. L'un et l'autre lui jetaient : « Bonjour, mère Lotte ! » et elle répondait : « Bonjour, mes enfants ! » de même ton de voix doux et sifflé qu'accompagnait un bref coup de menton. Mais, parfois, la mère Lotte se retournait, faisait craquer le banc, jetant un long regard sur la porte ouverte. Apparemment, il n'y avait rien d'extraordinaire dans la maisonnette : sur la table de chêne une toile cirée représentait les diversissements d'une fête villageoise, une marmite noire soulevait dans l'âtre... Au fond de la pièce, un grand carton battait comme un cœur.

Mais ce que la mère Lotte regardait obstinément, c'était le bahut ; derrière le bois piqué, les œuvres ételées, elle surveillait son magot, les trois mille francs que son ancienne patronne, Mme Lepain, lui avait légués. Il y a six mois, elle avait pris son cabas, son gros parapluie et fait à pied, pour aller toucher son héritage, le voyage d'Yvetot. C'était un vain que, rengorgé dans sa cravate noire, le notaire, Me Teinturier, lui avait vivement conseillé de laisser cette somme à l'étranger ; la mère Lotte hochait la tête, les yeux rapetissés, avec cette méfiance instinctive des paysans qui redoutent la main-morte des gens de loi sur leur maigre avoir. Non, non, elle voulait emporter son magot chez elle. Mais que d'émotions au retour, que de petites anglaises jusqu'à ce que les billets blancs, comptés et recomptés, fussent enfin déposé sous une pile de draps. A présent, la mère Lotte était très tranquille. Il n'y avait point de mauvaises gens à Oriquetot, bien sûr, et cette nouvelle d'héritage, vite répandue, avait fait d'elle une notable, une personne à qui l'on ne ménageait plus les sourires et les coups de chapeau.

Ce jour-là, pourtant, la vieille femme, tout à coup, devenait songeuse ; à travers le grès feutrée des sureaux, toute son existence repassait devant elle : petite fille, elle gardait les vaches dans le pré des Moines ; elle tressait des couronnes avec des bleuets et ses ongles de chaux lui battaient dix épaules pointues. C'était à dix-sept ans qu'elle avait fait la connaissance de Pierre Lotte, un petit homme sec et jovial qui tenait l'emploi de jardinier au château de Blancmesnil. Celui-ci l'avait épousée et, les patrons morts, leur fille, Mme Lepain, avait gardé le couple à son service. Tandis que Lotte binaillait et arrosait, elle prenait soin de la basse-cour, donnait l'herbe aux lapins, ravendait le fuge... Ils étaient heureux. C'était à peine si le manque d'un enfant leur avait pesé. Mais comme elle était la plus faible et travaillait à peu près chaque début d'hiver, Lotte s'était accoutumée de dire :

— Ah ! femme, c'est quand tu ne seras plus là que je me ferai du sang !

Aussi fat-on surtout pour lui, afin qu'il souffrit moins de sa disparition, qu'un jour d'automne, après le passage de romans chers, quand Mathieu, le garde champêtre, eut découvert dans la rue des Moines un drô de petit garçon comme une feuille morte, la mère Lotte proposa d'adopter le mioche. C'était une bonne action qu'ils faisaient là, sans doute, puis une petite qui pleure ou gasonne, ça fait passer le temps. Mais tout de suite, il parut qu'avec Guillaume, c'était le nom de garçon, le malheur était entré dans la maison. Trois mois plus tard, alors qu'elle donnait le biberon à Guillaume sur le pas de la porte, la mère Lotte entendit une détonation suivie d'un cri terrible et elle vit une ombre qui s'enfuyait à travers le bois. Le père Lotte avait été tué par un braconnier. Ce fut un coup affreux. Tout de même Guillaume était là et il fallait vivre. Elle vécut donc, la mère

Lotte, et elle éleva le gamin du mieux qu'elle put. Comme la présence d'un ménage était nécessaire à Blancmesnil, on l'avait remplacée au château. Mais la bonne Mme Lepain n'abandonna pas la veuve et le petit. Elle acheta pour eux une chambre et leur servit une petite pension.

Les jours glisèrent... Après la mort de son homme, la mère Lotte avait senti s'éveiller en elle un farouche instinct de maternité. Elle chérissait tendrement ce gosse bizarre venu au monde d'où et qui roulaient des yeux de chat sauvage. Autour d'elle, les gens avaient beau hocher la tête, remarquer que le petit lui rapportait plus de tourment que de joie, elle n'en croyait rien et, l'anbe parue, quand les coqs sonnaient la messe et que les papillères s'élevaient dans le ciel d'argent, elle courait au bureau, empoignant la petite bête vagabonde, la cajoilait avec des mots tendres. Et toutes les heures se passaient ainsi. La mère Lotte n'avait pas le temps de bâiller aux grives, de muser sur les seuils avec les commères. Son mioche l'occupait. Elle le trouvait joliment malgré ses cheveux crépus, son front bombé, la pointe de menton rager et têtu.

Parfois, en déroulant les langes, elle songeait : « Qui sait ?... C'est peut-être bien le fils d'un monsieur ! » Mais l'enfant, de bonne heure, s'était montré rebelle et cornois. Pauvre mère Lotte ! Avec quelle angoisse elle avait appris de l'instituteur que Guillaume, fréquemment, désertait l'école. Il polissonnait avec les garçons, dérobait des fruits sur les espaliers. Maintes fois, des voisins l'avaient avertie : « Du propre, allez, le Guillaume !... Hélas ! ce n'est pas votre vrai fils, mère Lotte ! » Mais la vieille femme baissait la tête, la poitrine crevée. Son enfant, non, bien sûr, mais elle l'aimait quand même et le pire, c'est que, parfois, elle n'osait l'avouer. Tout d'abord, elle avait tenté des remontrances, mais Guillaume ricanait, battait le carrelage de ses gros souliers. A quinze ans, c'était un soupir et fort garçon ; à deux ou trois reprises, la mère Lotte avait essayé de le mettre en apprentissage, mais chaque fois, à cause de sa mauvaise tête, les patrons le renvoyaient. Tout de même, obstinément, elle le défendait :

— Allez, disait-elle, c'est un brave petit, mon gas. Jusqu'au service militaire, d'ailleurs, on n'est rien de trop grave à lui reprocher. Sans doute il y eût bien ici et là quelques menus laïcins dont l'auteur ne fut jamais découvert, mais il eût fait beau voir, assurément, que de mauvaises la-gues accusaient Guillaume. Puis les numéros tirés, on était sûr d'octobre, alors que les bridonnelles, en plein défilé, rasaient d'un vol sifflant les étendues roussies, Guillaume s'en-fait et ne reparut pas à l'heure de ceper. Vifvresse, les yeux rouges, la mère Lotte l'attendit vainement. Elle l'attendit toute la nuit, le lendemain, les jours qui suivirent. Les voisins le renvoyaient voir et déclaraient de l'œil : — Bast !... la peur du fignot. Ce n'est point le premier qui sante le fossé de Belgique. Et ils ajoutaient :

— Ne vous plaignez pas trop, mère Lotte, c'est un débarras... Vaut mieux que mauvaises grâces à elle germer ailleurs.

La mère Lotte laissait dire, mais longtemps, bien longtemps, elle avait pleuré ! lui semblait que son cœur meurtri avait le poids de plomb. Mais les mois avaient filé, puis les années, et sa douleur, petit à petit, s'était apaisée. Maintenant elle était à peine mélancolique. C'est que, sans doute, elle était trop vieille pour s'enferrer beaucoup. Puis elle était riche, à présent, riche des trois mille francs de Mme Lepain et la fortune c'est toujours une consolation.

— Oh ! da, gosaillait Jolietin, en bourrant du poce le fourneau de sa pipe. Je vas vous dire une chose, moi... Elle tourne à l'avariole, la mère Lotte... C'est le magot de Mme Lepain qui a fait le miracle.

— Soudain, la vieille femme pâlit, redressa la tête... Une main, une main aux doigts noueux, frémillante, écartait le voile fragile des sureaux. Ce ne pouvait être que celle d'un malfaiteur, assurément, car les honnêtes gens, eux, frappent à la porte. La mère Lotte, saisie d'effroi, s'apprêtait à faire quand, brusquement, une tête apparut. C'était elle, elle manquait de bon défailleur. Ce large front, ces yeux diaboliques, mais c'était Guillaume ! Un doigt sur la bouche, l'homme faisait signe à la mère Lotte de garder le silence. Pour parvenir jusqu'à la maisonnette, il avait dû prendre un chemin de traverse sûr de ne pas éveiller l'attention des habitants. La mère Lotte riait et pleurait à la fois :

— Mon petit gas... mon pauvre petit gas ! répétait-elle en considérant avec pitié les souliers crevés, les vêtements sordides que portait Guillaume.

Mais comme elle l'embrassait pour la deuxième fois, l'homme déclarait :

— J'ai faim.

— T'es faim, mon petit. En vérité, la mère Lotte était heureuse que Guillaume eût faim. Aussitôt, d'une main tremblante, elle ouvrit la huche, y prit une grosse miché, une motte de beurre qui brillait comme un rocher d'or, mit avec assiette blanche sur la table ornée.

— Mange, petit, disait-elle... Je vas faire une omelette. Et tandis que Guillaume, voracement, étalait le beurre sur une tranche de pain, la vieille cassait des œufs frais, coupait un morceau de lard, déposait sur la table une carafe de cidre.

— C'est-y Dieu possible ! balbutiait-elle. Et quand l'omelette fut prête, dorée et fumante, elle s'assit sur une chaise, en face de Guillaume. Mais aussitôt, la question qu'elle avait au bout de la langue lui revint encore :

— Qu'est-ce que t'as donc fait, p'tit gas... depuis le temps ? Guillaume haussa les épaules :

— Des blagues ! fit-il après s'être essuyé la bouche d'un revers de main. Alors, tout à coup, la mère Lotte eut peur. Tandis qu'elle desservait, silencieuse, Guillaume l'épiait d'un regard sournois. Mais comme elle passait devant lui, il se leva soudain et lui saisit le bras :

— Ecoute, la mère, fit-il d'une voix rude, je ne suis pas mauvais bougre. Je vas te dire la chose... La-bas, où je travaille, il est venu, il y aura tantôt trois semaines, un gas du pays... Pour l'ore, mère Lotte, j'ai appris que tu avais fait un héritage. Je me suis dit : « Un magot à la vieille !... Bah !... A quoi ça va-t-il donc lui servir à c't'heure ? Possible qu'elle me laisse le saint fricquin après sa mort. Mais je suis en bibiches avec les autorités. Bien sûr que je ne toucherais jamais un rond !... »

Alors, mère Lotte, je suis venu pour te demander la petite somme... C'est-y compris, hein ? La mère Lotte avait arondi les yeux, ne dit de sang injecté ses jons. Un combat violent se livrait en elle. Puis, soudain, elle baissa la tête et, d'une voix morne, après un effort :

— J'ons rien, mon p'tit gas, rien de rien, tout est chez le notaire, là bas... Le garçon avait bémé de rage. D'un coup de poing, il fit sauter la table.

— Tu mens, la vieille ! tu mens !... Donne moi le magot ou s'en va ! Cette fois, le poing s'était levé. Alors la femme jeta un cri perçant : « Au secours ! » un cri qui traversa la route, effara les pontes et s'éteignit soudain parce que le poing était tombé et qu'elle n'était plus qu'une pauvre loque valotée et sanglante.

Elle s'éveilla deux heures après, la mère Lotte, et, ma foi, elle ne comprit pas très bien, tout d'abord, ce qui se passait. Sa chambre était pleine de monde. Il flottait dans la pièce une odeur de vinaigre et la Renaude, activement, lui baissait les tempes avec une éponge. Puis, à mesure qu'elle reprécit ses sens, une crainte affreuse lui saisit le cœur. Qu'était devenu Guillaume ? Pourquoi que son cri n'était pas donné l'éveil, que le petit gas eût pu s'échapper, car c'était lui qui avait raieus, par bien, elle n'emporterait pas son magot en paradis ; il vaut mieux laisser la fortune à ceux qui peuvent se procurer de la joie en la dépensant. Derrière elle sonna la voix du médecin :

— Oui, brigadier, l'autorise la confrontation... La vieille est solide, allez, c'était un petit évanouissement.

Ah ! lentement, la porte grinça. Il y eut un cliquetis d'armes, des jurons étouffés, dans le cadre bien de la fenêtre, une forme humaine aux poignets liés, au visage contracté de terreur. C'était Guillaume. Le cri de la mère Lotte, en effet, avait aussitôt donné l'alarme. Pour lui, l'homme s'était réfugié dans le bois où les gendarmes prévenus en hâte, l'avaient capturé.

— Femme Lotte, interrogea solennellement le brigadier de gendarmerie, reconnaissez-vous votre agresseur ? Mais la mère Lotte avait redressé la tête, sa lèvre tremblait.

— Mon agresseur !... Mais l'ons point d'agresseur, monsieur le brigadier. C'est un glissant sur le carreau que je me suis fait c'te blessure au front. A mon âge, tout de même, il peut bien être permis de broncher un brin. Bonjour, Guillaume, bonjour, mon petit gas. C'est-y rapport à la dévotion qu'is t'ont ligoté ? Mes bons messieurs, vous me permettez bien d'embrasser un coup mon pauvre petit ?

Les embarras de Paris pendant l'été. Deux Parisiens se rencontrent. L'un d'eux va prendre ses vacances le lendemain.

— Quelle joie, dit-il, d'aller contempler des pays accidentés, des monts, des vallées, des rivières, des précipices !

— Moi, dit l'autre, j'ai tout cela dans ma rue Lafayette...

LE CHAT

— Oui, assurément, monsieur le juge, le cas est étrange. Je ne me charge pas de l'élucider. C'est à la science qu'il appartient de le commenter, de l'analyser, de le contrôler et d'en tirer une déduction possible autant que rassurante pour les générations actuelles. Le fait est assez éloquent par lui-même : nos savants pathologistes pourront ergoter à leur aise sur ses origines et ses conséquences.

Voici la Société centrale des constructions électriques, dont je suis le chef de service technique, m'accorde tous les ans un congé d'un mois. Je viens le passer dans ma famille à Routhieux-en-Forez, qui est mon pays d'origine. J'exerce ma profession dans les parages de Pierre-sur-Haute où la flore est des plus variées. La botanique a toujours occupé mes moments de loisir. J'ai un herbier qui comporte plus de deux mille espèces. Je collectionne les plantes comme d'autres collectionnent les têtes d'épingles ou les nœuds de cravates. Hier, la chance égara mes pas dans un sentier passablement accidenté où je fis la rencontre d'un superbe échantillon de digitale à grandes fleurs, « digitalis grandiflora ». C'est une variété extrêmement rare dans nos régions. Elle manquait à ma collection. Vous juger de mon émoi et de la précipitation avec laquelle je m'emparai du pied.

— Ah ! ah ! clama soudain derrière moi une voix joyeuse, vous avez mis la main sur la perle unique. Ça se voit à votre empressement.

Je me retournai et distinguai un homme d'une trentaine d'années, très correctement vêtu, dont les yeux gris à fleur de tête s'abritaient derrière des verres fumés. On fit aussitôt connaissance. Il se dit professeur d'histoire naturelle dans un collège du Midi et me demanda comme un faveur de bien vouloir l'autoriser à m'accompagner.

— Avec plaisir, répliquai-je, sans plus.

Il m'accompagna donc et nous causâmes, tout en dévalant vers le fond d'un ravin. Mon compagnon paraissait familier avec la flore du Plateau Central. Il me donna même des détails très curieux. C'est ainsi qu'il m'affirma avoir trouvé dans les bois du Lioran, à 1.200 mètres d'altitude, une orchidée à laquelle les botanistes les plus éminents donnaient le nom de Karpatia comme lieu de séjour. Une autre fois, sur des rochers de tuf bitumineux, il avait cueilli une tige de saxifrage dont le pollen fécondant avait été, à son avis, éparpillé en droite ligne des monts du Tyrol par cette majesté capricieuse que nous désignons le Vent.

Moi, je l'écoutais, secrètement ravi en mon for intérieur de sa conversation, lorsque le sentier s'effaça tout à coup devant nos pas pour faire place à un amas de roches de nature basaltique, qui érigèrent presque à pic leurs éperons grêles sur le lit du torrent.

— Comment allons-nous descendre ? interrogea mon compagnon.

— Oh ! l'obstacle n'est pas infranchissable, ripostai-je, en me penchant sur la corée. Je vois l'empreinte des bottes de chasseurs. Ce sera notre meilleur guide.

— En ce cas, fit-il, passez d'abord. Je vous avoue franchement avoir peur.

Je laurai étourdiement, plaisamment, dans un gros éclat de rire, cette bostade :

— Moi, je n'ai peur que des chiens couragés.

Soudain, mon compagnon devint très pâle et s'appuya à l'aspérité d'une roche :

— Pourquoi avez-vous parlé de ça ? réstaya-t-il.

Je restai interloqué. Le trouble anormal de mon compagnon m'inquiétait et je me rappelais trop tard les paroles du Sage qui conseille de tourner sept fois la langue dans son palais avant de lui laisser proférer un son.

— Savez-vous, reprit-il au bout d'un instant, que j'ai été blessé par un chat enragé ?

— Oh ! ne s'alarmez pas, c'est l'exacte vérité que je vous dis là... J'avais seize ans. Je jouais dans la cour de l'immeuble qui habitait mes parents avec un lycéen de mon âge. On jouait aux billes. Un gros chat tigré qui rôdait à l'entour ne s'avint-t-il pas de sauter sur les épaules de mon camarade et de lui décocher un coup de dents à la nuque ? Puis, de lui à moi, il ne fit qu'un bond. J'en fus quitte pour un léger coup de griffe à la main. Nous envoyâmes quelques cailloux sur le dos de notre agresseur, qui déguerpit, et nous nous réjouissons à jouer, sans prêter aucune importance à l'incident... Or, quelques semaines après, mon compagnon donnait des signes manifestes d'excitation hétéroérotique. Un médecin fut appelé et diagnostiqua les prodromes de la rage. Il était trop tard. Ses crises devinrent de plus en plus fréquentes. Il succomba... Mes parents, justement inquiets de ce mort tragique, me questionnèrent et obtinrent facilement de moi la vérité. Ils firent donc transporter à l'Institut Pasteur où l'on inocule le merveilleux vaccin... Mais, depuis... je préfère vous le déclarer en toute sincérité... Il me passa dans le dos, lorsque j'y songe ou que le hasard de la conversation me force à évoquer mes souvenirs, un frisson glacial qui provoque instantanément l'arrêt du cœur. C'est bizarre, hein ?

— Oui, en effet, fit-il, machinalement.

— Et notes bien qu'il m'est matériellement impossible de réagir. J'ai beau me dire et me prouver à moi-même que j'ai été inoculé, qu'un tel danger ne peut exister, que la science souveraine a régénéré définitivement nos tissus et mes

veines, l'obsession latente n'en subsiste pas moins. Et cette obsession me communique une sorte d'effroi singulier qui tend mes nerfs et me " donne la chair de poule ". Il me semble, à ces moments là, que ma raison s'effondre insensiblement sous l'envahissement progressif d'un délire dont je ne suis pas le maître. J'appréhende un accès de folie furieuse... oui, j'appréhende... Et non seulement j'appréhende, mais j'en ressens des symptômes tout à fait caractéristiques... Me croyez-vous ?

— Oui, je vous crois, répliquai-je, mais si cela ne vous contrarie pas, nous passerons à un autre sujet d'entretien.

Le récit de mon interlocuteur m'avait, en effet, passablement impressionné. Je dégringolai à travers la coulée de basaltes. Il me suivit. A un moment donné, son pied dut heurter une arête, car il trébucha et se coucha de flanc sur l'une de ces troncs serpentineux aux aiguilles très fines qui croissent sur les pentes rocailleuses des montagnes.

— Vous vous êtes fait mal ? interrogeai-je.

— Non, fit-il, essouffé. Je me suis simplement écorché la main... Regardez : c'est juste l'endroit du chat !

Je le considérai alors froidement. Un mince filet de sang lui ruisselait aux tempes. Derrière les verres fumés, ses yeux gris me paraissaient étrangement dilatés. Ils avaient le reflet de boules de métal poli. De sa gorge sortait ce râle sourd, rauque et intermittent qui observé chez certains cardiaques.

— Voyons, fit-il, remettez-vous de votre frayeur. Vous n'allez pas vous frapper pour une éraflure de roche !

— Oh ! riposta-t-il, ce n'est pas ça qui m'inquiète ! Mais, voyez ce qui est curieux : juste à l'endroit...

— Nous allons herboriser d'une façon sérieuse, si vous le voulez bien.

Nous remontâmes le cours du torrent que l'orage de la veille avait considérablement grossi. Sur une étroite bande de pré crouillant, un drap magnifique et tricolore de violettes se déroulait. Mon regard fouillait en apparence la végétation, mais mon esprit, en réalité, était complètement détaché de la botanique. La présence de mon compagnon me pesait terriblement. Un vent de vertige me fouillait le front. Et j's marchais, je courais plutôt, dans le secret dessein de l'égarer. Mais il me suivait pas à pas, silencieux, halant, en s'épongeant de minute en minute le visage.

Brusquement, je sentis sa main s'abattre sur mon épaule :

— Pourquoi m'avez-vous parlé de ça... dites-y répéta-t-il.

J'ons le sursaut impétueux d'épouvante d'un homme qui se croit en face d'un danger allié. Mon mouvement ne lui échappa pas, et de sa voix blanche, comme un frissonnant, il analysa d'un mot mon impression :

— Vous me croyez fou, n'est-ce pas ?... Détrompez-vous. Je suis seulement sur la hanche de l'obsession que vous avez fait naître. Rassurez-vous. Cela va se passer. Il se prit à rire d'un rire qui lui plissa les narines et lui ourla les commissures des lèvres, puis il se pencha sur le bord du torrent, saisit une éponge, et s'en servit comme d'un savon pour se frotter les mains. Les bulles de mousse blanche gâtèrent ses doigts.

— Vous voyez, ce ne sera rien... Mais la coïncidence n'est pas moins frappante ; la roche et le chat m'ont égratigné au même endroit.

— Je vous en prie, rompez avec cette idée fixe.

— C'est chose faite. Le temps de cantonner la pluie, et je suis à vous. Il prit une feuille d'aulne et la tapota à plusieurs reprises sur l'étrémité. Ensuite, il me suivit sans ajouter un mot.

— Vous pensez bien, monsieur le Juge, que je n'avais plus qu'une hâte : celle de regagner Routhieux et de me débarrasser de la compagnie d'un homme qui donnait des symptômes aussi alarmants pour ma santé.

Je quittai le ravin pour couper un peu court et m'engageai dans une hêtraie. Au déboché de la hêtraie, je traversai une vaste lande parsemée de genêts et de bruyères ; puis, de nouveau, je rentrais sous bois. Une heure s'écoula sans que j'adressasse la parole à mon étrange compagnon. C'était lui qui rompait le silence.

— Croyez-vous sincèrement, me dit-il sur un ton confidentiel et mystérieux, en se rapprochant de moi, que des phénomènes rabriques puissent se produire dans l'organisme humain à quinze ans d'intervalle ?

— Votre question est si saugrenue, fit-il, que je ne veux même pas me donner la peine d'y répondre.

E. voilà qu'un chat sauvage esquissait soudain un bond formidable à quelques mètres de nous et sauta à la fourche d'un frêne.

Le chat ! le chat ! vous l'avez vu ? glapit mon compagnon.

Je vous sais l'angoisse pétrifiée de son visage et déchirait l'écho de son intensité. Les clameurs des peuples barbares sur le pied de guerre ne devaient pas résonner avec plus d'apprêt et de sauvagerie. Derrière les verres fumés, je perçus deux lueurs qui incendaient le ciel livide et présentaient je ne sais quoi de diabolique, de dément, d'inférial à la contorsion des traits. Je me sauvai à toutes jambes, sous le délanchement brutal d'une terreur impulsive, et mon compagnon courut derrière moi, en brillant sans répit :

— Je deviens enragé !... Je deviens enragé !

A partir de cette seconde, j'ai perdu la notion exacte des faits. J'ai

dû graver un nombre incalculable de roches, franchir des gûes, dévaler par des pentes vertigineuses, refaire trois ou quatre fois le chemin déjà parcouru. Je me souviens seulement à bout d'haleine, et serré de près par l'homme, je me suis engagé sur une passerelle formée de deux tronçons d'arbres assemblés. L'armature d'un saule blanc incliné sur le torrent, en me fouettant le visage, me fit heureusement recouvrer un peu de sang-froid.

J'ai empoigné un gros rameau flexible, je l'ai ramené à moi, tendu de toutes mes forces, comme la corde d'un arc, et, à la seconde précise ou mon compagnon s'engageait sur la passerelle, je l'ai lâché ; la branche a atteint en plein visage et l'a étourdi sur le coup. Il a chancelé et a basculé dans l'eau. Le courant était rapide. Je n'ai entendu aucun cri...

Voilà la vérité, monsieur le Juge.

Une Partie de Campagne

— Si quelqu'un vient me demander aujourd'hui, madame Percheron, vous direz que je suis à la campagne...

La vieille petite Mlle Anais Pérénfite sait fort bien qu'un visiteur ne viendra la déranger. Elle ne fréquente personne, sauf quelques commerçants du quartier chez lesquels elle passe une fois par semaine pour chercher les bas qu'on lui donne à repriquer : deux sous la paire, les une dans les autres, ceux qui d'ont qu'un petit trou à l'orteil et ceux dont le talon bûle la bouche large ouverte, comme la grenouille au jeu de tonneau.

— Vous direz que je suis à la campagne... Mlle Anais se redressa, avec un air d'importance, innocemment fière d'être, dès le matin, revêtue de son beau caraco de cachemire à la mode d'il y a trente ans, coiffée de son bonnet de dentelle noire dont les coques de raban manœuvrent autour, comme d'un diadème, son petit visage ridé aux yeux de souris, timides et vifs.

— Bon, bon, mademoiselle Anais, répond la concierge, je leur-z-y dirai, vous pouvez être tranquille... Vous en avez une chance d'aller comme ça vous mettre au frais par une chaleur que, si matin, j'en ai déjà ma chemise toute trempée... Si des fois c'est à Pissy que vous voulez, j'y ai mon coama qui tient le café-restaurent près de la gare ; vous n'auriez qu'à lui dire que vous venez de ma part et...

— Merlot, madame Percheron, merci, je ne vais pas de ce côté aujourd'hui... Elle, avec un sourire plein d'une mystérieuse dignité, Mlle Anais incline et s'éloigne en trotinant.

— Vieille cachottière ! bougonne la concierge, vexée. Oh ! pest-elle bien coaric comme ça, à son âge ?

Ce n'est pas une méchante femme que Mme Percheron, mais elle aime être renseignée sur les faits et gestes de ses locataires. Or, elle n'a jamais pu savoir où, deux ou trois fois par été, se rend, toute joyeuse, toute parée, la vieille Mlle Anais, dont elle connaît dans ses moindres détails la vie si pauvre et si modeste. Et elle en éprouve une rancune que ne peuvent apaiser des mois de discrète politesse.

Pendant, ignorant la colère qu'elle a semée, la petite Mlle Anais continue à trotter dans la bande d'ombre qui longe le mur ; elle sourit aux gamines qui se traînent sur le seuil des portes, jette sur les petites voitures remplies de légumes et de fruits des regards appréciateurs et dédaignés, dit aimablement " pardon " aux chiens couchés en travers du trottoir et protège avec anxiété contre les coups le vieux cabas en tapisserie qu'elle tient à deux mains sur son ventre. Elle a passé par bien des petites rues, longe l'hôpital Teulon ; la voici maintenant sur la place Gambetta ; elle tourne, un instant regarde autour d'elle, puis s'engage dans une station du Métro. Là, elle hâte encore, grisée par tout ce bruit, par tout ce monde. Elle considère l'un après l'autre les deux employés. Allons ! celui-ci a une bonne figure, malgré sa grosse monnaie. Alors, elle s'approche, fait une belle révérence et demande timidement :

— Pour aller au jardin du Luxembourg, pourriez-vous m'expliquer, monsieur ?

Mlle Anais est assise à l'ombre, sur un banc de la terrasse de Luxembourg, non loin de la fontaine Médicis. Elle a dénoué les brides de son bonnet, elle a relevé sa jupe pour se pas la relever et l'a épinglée sur le devant ; elle a posé son cabas par terre, entre ses jambes courbées ; elle s'évente de son mouchoir ; elle se carre, elle se reverse,

elle respire : elle est à la campagne.

Car, avec les douze ou quinze sous qu'elle gagne chaque jour, ses raccommodages, vous pensez bien qu'elle ne peut pas s'offrir de voyage en Italie, en Norvège ou même à Saint-Germain. C'est déjà un luxe pour elle, cette journée de paresse, ces six sous de Métro et ce petit déjeûner fin qu'elle attend dans le cabas. A chaque partie de campagne qu'elle s'offre, Mlle Anais visite, un par un, tous les parcs de la capitale. Or, pourrait-elle trouver de plus beaux arbres, des fleurs mieux soignées, des bancs plus confortables ? Seulement, n'est-ce pas, on n'a pas besoin de conter ses affaires à tout le monde. Les gens sont si drôles qu'ils pourraient se moquer d'elle. D'ailleurs, Mlle Anais a de l'orgueil et n'aime pas avouer sa détresse. Faut-il ajouter que cet innocent mystère accroît encore son plaisir ?

Elle s'avouera, un à un, tous les incidents de la merveilleuse journée, elle contemple chaque passant et le suit longuement du regard, en faisant sur lui ses réflexions ; il lui arrive même de les faire à haute voix, car lorsqu'on vit toujours seul, on ne peut pas devenir muet, on prend peu à peu l'habitude de se parler à soi-même.

Au petit mitron qui lit son journal à l'ombre, assis sur sa corbeille, elle dit de loin :

— Tu le feras grandir par ta patronne, vilain polisson ! Elle gourmande le vieux monsieur imprudent qui s'engage au soleil, le chapeau à la main, en s'épongeant le front :

— A votre âge, mon pauvre monsieur, un coup de sang est si vite attrapé ! La jeune ouvrière qui s'en va vers son magasin, à pas courts et pressés, toute glorieuse de sa robe étroite et de son chapeau à fleurs, lui arrache une exclamation de pitié :

— Tu en as pour plus d'argent sur le dos que dans le ventre, ma pauvre petite !... Mais, quand elle voit des amoureux marcher du même pas amouli, lui, peuché vers elle, elle, les yeux levés sur lui, elle hoche la tête, sourit et soupire.

— Prenez votre bon temps, mes enfants, prenez votre bon temps : cela ne durera pas toujours... Quelle moisson de précieux souvenirs elle amasse ainsi pour les retrouver ensuite et les rassasier interminablement, là haut, dans sa petite mansarde du sixième, en repriquant les bas de la crémière !

L'heure avance, l'ombre est courte au pied des marronniers, le bassin, dans la grande lumière de midi, luit comme une plaque de métal bleu, les passants se font rares.

Mlle Anais tire avec gourmandise les provisions de son cabas : deux petits pains d'un sou, dix sous de mortadelle—sa folie !—deux brioches et deux tablettes de chocolat à la crème. Elle mange lentement, dégustant chaque bouchée, les yeux fixés sur les masses de fleurs étouffées.

L'heure avance, l'ombre est courte au pied des marronniers, le bassin, dans la grande lumière de midi, luit comme une plaque de